

Ruby Neige

SHAM

Celle Qui Sait Sans Savoir

Volume 2

Origine de l'image de couverture : Freepik.com

*“Merci” ne serait pas suffisant envers mes soutiens. Je
vous aime.*

Résumé du volume 1

Pour la première fois dans le Multivers apparaît un être ne possédant pas les trois Principes clés pour y entrer : la bienveillance, la communication et la détermination. Il s'agit de Sham, une jeune fille amnésique de dix-sept ans qui méprise les autres. Le temps passant, elle s'intéresse au Cœur de la Maison, le début de tout. Alors qu'elle est en pleine quête, Sham rencontre un étrange kyrien au Marché Multitude. Le voir lui fait une telle impression qu'elle s'évanouit après lui avoir livré d'insensées paroles supposant qu'elle le connaît.

Un troublant épisode dans l'obscurité de ses pensées semble la transformer, et lorsqu'elle se réveille, Sham ne se souvient pas avoir perdu conscience. Fuyant la présence du kyrien veillant à ses côtés, elle retourne chez elle, Ambroisie, mais doit faire face à une forme de télépathie avec un être qu'elle finit par appeler "l'Autre".

Angoissée, elle retourne au Marché pour tomber sur une serre où une curieuse femme-oiseau, une fertygus, lui donne une graine orange accompagnée d'une charade. Hasard, manipulation ? La jeune femme se sent opprimée, dans le besoin incompréhensible de résoudre cette nouvelle énigme qui la mène auprès de Komalata, un Monde vivant. Ce dernier lui efface la mémoire, sur,

semblerait-il, l'ordre de l'Autre qui malgré tout se fait piéger en ces lieux. Komalata paraît lutter contre quelque chose – et quelqu'un.

Enfin libérée après trois lunes, ses souvenirs retrouvés et une autre graine en main, Sham retourne voir son Maître-sage, un guhmîn du nom de Serfin. À la nuit venant, la voyageuse rêve de l'Autre. Celle-ci – ou celui-ci – lui indique un nouvel endroit, Solédor. De là, des tortues l'emportent en volant à côté d'un reflet qui n'est pas tout à fait le sien... Des cheveux blonds, notamment, le démarque.

Surprise, elle tombe à travers ce “miroir” et sombre au creux des vagues.

En s'éveillant sur le dos d'une baleine, l'Autre a repris le contrôle, comprenant qu'elle le peut à chaque évanouissement. Sa victoire ne dure cependant pas longtemps. La souffrance de sa presque noyade la replonge dans les limbes et c'est Sham qui reprend connaissance à l'intérieur d'une cabine de bateau. Un des bateau de la flotte kernadienne, le pays d'une planète...

À l'Extérieur, alors qu'elle souhaite retourner dans le Multivers, Sham est confrontée à un violent échec : aucune porte n'apparaît ! Essayant d'y entrer malgré tout par le truchement d'un planétaire connaisseur de la Maison, une voix hurle en elle alors qu'elle s'apprête à franchir le chambranle. La jeune femme s'effondre. Au réveil, une fois encore, c'est l'Autre qui mène la danse. L'Autre doit apprendre à vivre la douleur et l'insécurité, la peur,

s'entourant petit à petit de belles personnes telles qu'Erélia, Dame de Kernad, Prumille, surnom d'Ysis, fille d'Erélia ou encore Clidias, dit “amiral Foudre”, qui devient son professeur d'arts martiaux. Enfin, lors d'une fête, elle boit de trop et tombe dans les pommes, cédant son corps à Sham désorientée qui doit tout réapprendre. Ne pouvant confier à personne ses troubles de la personnalité, la jeune femme se débrouille pour survivre, se retrouvant impliquée dans de délicates situations politiques et comprenant petit à petit que l'Autre cherche à la priver de tout. Elle décide de devenir la garde du corps suppléante d'Ysis nommée Dame à la tête de Yareine, la capitale du pays. Un moyen de rester à ses côtés malgré son statut d'étrangère. Les Yarois devront faire face à une ennemie effrayante, une pirate bannie cherchant à se venger du monde en récupérant des objets non identifiés et en tuant les élites rassemblées lors des noces d'Ysis et Thémidore, le fils du Régent du pays voisin. Voulant sauver son amie, Sham improvise un plan risqué et, quoique réussissant, se fait tuer. Ou plutôt... désintégrer. Toutefois, un plus qu'étrange événement survient alors : une voix en elle hurle sa peur de mourir. Elle se retrouve à flotter dans les airs, nue, ses cheveux devenus blonds et ses iris noirs semés d'étoiles... Émettant une bulle de lumière fatale, Sham retombe, rattrapée de justesse par Clidias. C'est alors l'Autre qui revient et qui, paniquée, va tout faire pour supprimer l'esprit de la jeune femme...

Entre temps, toutefois, elle fait en sorte d'angoisser suffisamment Thémidore, le fiancé d'Ysis (puisque le Baks'lar n'a pas fonctionné), pour qu'il se décide à prendre

son rôle de futur Régent très au sérieux. Il changera les règles de mariages et les traditions étouffantes, une fois au pouvoir. C'est une promesse qu'il ne peut rompre au risque que la jeune femme ne dévoile tout de l'échec de son union avec la nouvelle Dame de Yareine.

Finalement, Sham, décidée, ouvre une porte de la Maison menant sur un tunnel mystérieux. Accompagnée de Clidias et après avoir fait ses adieux à son amie et Erélia, la porte se referme sur eux, les emprisonnant en un espace étroit s'allongeant à l'infini, qui n'est ni à l'Intérieur ni à l'Extérieur. Un espace prêt à les effacer pour de bon. De justesse, et grâce à l'une des couleurs des accrocheurs d'aurore, Sham et Clidias retrouvent leur conscience, décidant de se reposer pour mieux repartir.

Ils se réveillent brusquement, glissant sans pouvoir ralentir dans le tunnel devenu toboggan. La jeune femme se retrouve séparée de son professeur lors d'une déviation soudaine la projetant sur un sol terreux.

Qui est-elle vraiment ? Quels sont ces passages incompréhensibles paraissant parfois rappeler ses anciennes aventures et lectures ?

La fin ne fait que commencer.

I – Trois ingrédients mystères

La frêle Ysis se détourna de la porte disparue. Elle avait à faire, beaucoup à faire. Dans la rue, la voyant sortir de la maison maudite, le peuple osait jusqu'à lui lancer des regards réprobateurs qu'elle ignorait. Une fois au château, elle ordonna qu'on lui trouvât trois gardes du corps de plus, le cœur las ; Emmaël restait muette à ses côtés, comprenant ce à quoi elle avait échappé, sans doute. Songeait-elle à Sham comme à une ennemie ou une collègue ? Ysis rejeta ces pensées inutiles et se concentra sur son travail. Son cœur s'asséchait doucement. Il y avait longtemps qu'elle n'avait vu Riclair et elle n'était pas certaine de pouvoir le rencontrer autrement que lors de ses courtes visites à Kernad, par devoir.

Utilisant les technologies de la Maison, ils avaient finalement ouvert le fameux paquet piégé, y découvrant le nom de la Coalition de l'Ouest gravé sur un bout de métal qui s'était avéré appartenir au collier-traducteur de son amie. Bien entendu, faire porter le chapeau avait toujours été une technique très courante et elle ne se serait pas plus inquiétée si la Coalition n'était tout justement pas en mouvement. Chose positive, Paros d'Akiar n'avait rien à voir avec tout cela, la pirate bannie avait menacé sa fille pour l'atteindre. Ysis comprenait, tout comme Érélia et Clidias : la chair de la chair passait d'abord.

« Je me demande si Kyesbar songe de même... »

Les pirates s'associaient de plus en plus entre eux, des espions de sa mère avaient rapporté que des missives étaient même échangées entre ces groupuscules et les royaumes dissidents. Il faudrait faire face, tôt ou tard, à une rébellion de taille. Ce qui n'était pas si affolant que ça, depuis qu'ils avaient leurs effectifs militaires multipliés. Au moins les noces – à demi ratées – avaient servi à quelque chose.

Ysis inspira très profondément, cherchant à apaiser son âme. Les rumeurs se propageaient à la vitesse de l'éclair, les faits aussi, même si personne n'était tout à fait certain de ce qui avait pu se passer durant la cérémonie, finalement (malgré le grand nombre de survivants).

Il fallait se tenir sur le qui-vive.



Moi

Je trébuchai sur le tapis roulant et manquai m'étaler joliment devant tout un groupe d'êtres de la Maison. Un me tendit un bras secourable que j'attrapai dans un sourire d'excuse. Les lumières parallèles du bas couloir dans lequel nous passions s'espacèrent puis montèrent, suivant la courbe d'un puits ascendant. J'aperçus du coin de l'œil le groupe qui me précédait dévier son chemin vers une voie

de sortie et me raidis en sentant le courant gravitationnel m'aspirer vers le haut.

« Depuis que tu t'es cogné le crâne à ce coin de buffet en voulant monter quelques bêtes marches, l'angoisse est au rendez-vous à chaque croche-patte... N'empêche, je devrais me reprendre. Je ne me sens pas très bien ces derniers jours. »

À la sortie, une alcôve m'invita à poursuivre vers un Monde forestier bien agréable. Les arbres étaient espacés à l'orée, clairs et doucement colorés d'un camaïeu de vert et d'ocre ; leur ramure s'étendait à l'horizontale en parasol protecteur d'un ciel éblouissant.

Cela faisait déjà trois jours que je m'étais mise en tête de récupérer des objets particuliers qui, en étais-je sûre, m'aideraient à retrouver ce fameux “professeur Clidias”. Ces deux mots étaient inscrits sur mon carnet, à la suite d'étranges inscriptions. À part cela, le carnet était vierge.

Je ne savais absolument pas de qui il s'agissait ni même me rappelais avoir écrit tout cela : des pierres de volcan en forme de lune, une photo de pâquerettes, ainsi qu'un chat d'or aussi grand qu'un éléphant. C'était incongru et, plus incongru encore, cela paraissait les ingrédients nécessaires aux retrouvailles de cette personne, Clidias. L'écriture était bien la mienne, pas de doute là-dessus. Après quelques recherches intéressantes auprès des livres de la Bibliothèque, il s'était avéré qu'il existait au moins un volcan dans un des Mondes de la Maison, que les appareils photo pouvaient se trouver à peu près n'importe où auprès

de marchands de technologies et que les chats... n'étaient pas de la taille d'un éléphant. Ils étaient de petits animaux ; je doutais devoir trouver une statue chryséléphantine. Enfin, on ne savait jamais. Il ne fallait pas désespérer, il y avait en ce monde absolument de tout. Je ne m'étais peut-être pas penchée sur les bons écrits. Rechercher le plus simple en premier semblait logique, aussi étais-je passée par le Marché Multitude (trouvé rapidement après avoir demandé) avant de me rendre compte qu'il n'y avait aucun marchand vendant des appareils photo. Dommage. Comme il n'était pas dans mon caractère d'abandonner, j'avais mené ma petite enquête auprès de divers personnages dont un avait fini par m'indiquer une direction. Je me remémorai notre petite conversation :

« Un appareil photo, cela même. Sauriez-vous où je peux en trouver ?

— Pas ici en tout cas, il n'y en a pas.

— C'est ce que je pensais, j'ai cherché un peu partout, mais...

— Si vous étiez tombée sur moi plus tôt, je vous aurais épargné tout ce travail.

— Comment ça ?

— Mon second esprit aime à se balader, il me rapporte tout un tas d'informations visuelles. C'est bien pratique lorsqu'on n'a pas d'organe de la vue...

— De... oh, je vois. Enfin, oui, pardon. C'est que... à première vue... heu, je veux dire, visuellement parlant... ah, excusez-moi !

— Ne vous embrouillez pas, c'est bien courant. Ce que vous prenez pour des yeux me sert à ressentir les choses.

— Je crains que mon traducteur ne soit resté vague sur votre phrase, j'en suis confuse. Sans doute possédez-vous un sens qui m'est inconnu.

— N'en soyez pas désolée, je comprends. Donc, disais-je, il n'y a effectivement pas ce que vous cherchez par ici, mais je sais où vous pourrez en trouver. Allez à la Grande Firme Équatoriale, si je me rappelle bien, il y a une autoroute en plein cintre qui la traverse, la voie quarante cinq vous mènera à un puits ascensionnel, ne vous trompez pas, il y a une sortie juste avant, restez donc bien sur votre voie.

— C'est... détaillé, vraiment, merci beaucoup. Et... dans quel genre de coin...

— Une forêt, elle est charmante, je l'ai traversée une fois, mais si vous continuez, prenez garde, elle devient de plus en plus dense et sombre. Je pense, sans vouloir vous embarrasser, que vous n'avez pas de second esprit... peut-être vos yeux vous seront suffisants dans la nuit.

— Ah, merci de la précision, non en effet je n'ai pas de second esprit... et je crains ne pas être nyctalope.

— Je vous conseillerais bien de prendre de quoi vous éclairer, mais si vous le faites, vous n'allez pas trouver les habitantes de cette forêt. Elles sont très bien cachées, vous pouvez me croire. On les nomme “opalines”, cela vous dit peut-être quelque chose ?

— Non ça ne me dit rien du tout. Elles ont donc des appareils photo ? Je veux dire, elles en vendent ?

— Oui, d'une excellente qualité. Ils durent toute votre vie.

— Les... appareils ? Heu, d'accord. Bon eh bien, merci beaucoup pour l'information ! »

Il n'avait pas eu tort en précisant que la forêt allait s'assombrissant. Les feuillus avaient laissé place à de majestueux conifères impressionnants de hauteur, plantés aléatoirement et couvrant le sol d'un épais tapis d'aiguilles. Assourdis, mes pas me menaient au hasard ; la lumière se faisait rare et tombait en faisceaux éthérés. Il était agréable ici d'être vêtue d'un long manteau à capuche ! Ce n'était pas que je fusse trouillarde (au contraire), mais l'ambiance ne prêtait pas à la chansonnette. Aussi, lorsqu'une branche craqua sous ma semelle, mon cœur rata un battement. Je passai une main à ma nuque, nerveuse. Je ne me rappelais évidemment pas avoir décroché la puce télépathique qui reposait toujours sagement dans une des poches de mon sac à dos.

« Bon sang ! Ça n'aurait pas dû être aussi difficile de trouver un fichu appareil photo, non ? J'espère que ces opalines vont finir par se montrer... »

La densité de l'obscurité était telle à cet instant – depuis combien de temps à vrai dire marchais-je ? – que fermer ou ouvrir les yeux revenait presque à la même chose. En me concentrant bien, je pouvais percevoir le murmure du vent dans les branches, bien au-dessus de ma tête, mais c'était tout ; pas le moindre chant d'oiseaux ni le piétinement effarouché d'un petit animal...

Progressivement, de petits morceaux de luminescence apparurent à mon regard, parsemant le chemin en lumignons fantomatiques. Intriguée par cet infime apport de clarté, je me baissai pour sentir sous ma main la forme d'un champignon de souche... qui émettait sa propre énergie.

« Suivons les guides... », murmurai-je, satisfaite.

Les circonvolutions m'amènèrent à un dénivellement abrupt parfaitement éclairé par tout un bouquet de champignons. La forêt à cet endroit prenait un air étrange : trop espacés pour que cela fût naturel, ces troncs-là montaient plus haut que la ramure du plus haut des arbres, du moins c'était ce qui paraissait.

Descendant précautionneusement au creux de la clairière, je m'aperçus qu'il s'agissait plus de structures architecturales que d'arbres, et que chaque tronc, parfaitement lisse et circulaire, était disposé non pas de

manière aléatoire, mais comme s'il soutenait quelque chose. En plissant les yeux, je finis par distinguer la vague forme d'arcs brisés reliant chacun de ces "poteaux". C'était un faisceau de colonnes gigantesques s'élevant de partout en cette immense forêt, tels les piliers imputrescibles d'une véritable ville aérienne.

Il y eut un bruit infime. En en cherchant la source, je finis par m'approcher d'une de ces structures qui se mit à vibrer. Était-ce creux ? Le cliquetis étrange s'amplifia avant de s'éteindre. Il y eut un chuintement puis un rayon de lumière coupa l'obscurité, de l'autre côté. Des pas, encore un chuintement, et l'obscurité régna de nouveau, comme une porte qui se referme ; je soupirai. Je ne me sentais pas à l'aise.

« Salut, créature. Besoin de quelque chose ? »

Je me positionnai automatiquement en défense, genoux légèrement pliés, bras protégeant mon thorax et ma gorge. Très surprise de ma réaction, la belle jeune femme qui m'avait saluée s'excusa aussitôt. Elle tenait dans une main un bâton rouge luminescent qu'elle venait tout juste d'activer.

« C'est..., soufflai-je, moi-même choquée par mon geste (d'où tenais-je ça ?), c'est moi qui suis désolée. Vous êtes une opaline, n'est-ce pas ? »

— Oui, en effet. Vous êtes venue pour affaires, je suppose.

— Exact. On m'a indiqué un moyen de parvenir jusqu'ici, je ne vois rien dans le noir, j'ai été surprise par votre présence. Je recherche un appareil photo.

— Hm, il n'y en a pas de conçus en ce moment, mais si vous décidez de rester un peu, ça ne sera pas un problème ; les scientifiques vous en créeront un sur mesure. »

Je hochai la tête.

« Suivez-moi, je vais vous guider. Il n'y a pas grand-chose à faire ici de toute façon, vous êtes le premier imprévu qui m'arrive depuis des soleils. Je m'appelle Mia, gardienne de Rose, capitale de Bois Célestes.

— Oh, enchantée Mia, je m'appelle Sham. »

Nous avons contourné le tronc ; dès l'appui d'une pièce de bois, une porte s'était ouverte, libérant un flot de lumière m'aveuglant. M'y accommodant, je vis que l'opaline était entrée à l'intérieur d'un habitacle circulaire comportant au plafond plusieurs barres blanches étincelantes.

« Nous ne savons pas depuis combien de temps notre pays existe, présenta-t-elle, nous l'avons découvert abandonné par son ancien peuple, il y a de nombreuses générations. Ils avaient gravé son nom dans une pierre massive, en haut.

— Bois Célestes..., c'est très beau. » La porte se referma, un cliquetis se fit entendre.

« C'est un ascenseur ?

— Qui mène tout droit à l'un des points cardinaux de la ville, oui. »

Ce bruit un peu grinçant-ronronnant nous mena au sommet du pylône. L'ascenseur s'arrêta et s'ouvrit. D'une fausse nuit, je passai à une étourdissante lumière diurne qui en s'estompant doucement me dévoila une ville des plus majestueuses, toute de bois, de pierres, de plantes et autres matériaux que je ne pus nommer.

« Ah, et vous êtes bien tombée, le soleil est plein, aujourd'hui, sourit Mia.

— Pl-plein ? » bredouillai-je, sous le choc de tant de beauté. Mon regard rencontra une gigantesque sculpture semblant d'or, d'ivoire et de pierres précieuses. La rose s'ouvrait face au soleil, scintillante de tous ses pétales charnus, enroulés, glorieux et si réels ! Rose, la capitale de Bois Célestes...

« Oui, en ce Monde, le temps est rythmé par les phases croissantes et décroissantes du soleil ; j'ai pu observer que la lune faisait ce travail la nuit en d'autres univers, c'est assez amusant.

— Mais alors... ce n'est pas un soleil ? C'est une planète éclairée par un autre astre, n'est-ce pas ?

— Il faudrait... sur les planètes ! Ici, nous n'avons pas d'autres sources de lumière que ce soleil qui croît et décroît. Lorsqu'il se couche, des sortes d'aurores boréales

viennent illuminer notre ciel, à intensité variable selon sa phase. »

Mia souriait devant mon émerveillement tout en me guidant vers des escaliers descendants, de grès ou autres minerais – je n'aurais su dire –, qui menaient à une très grande place de forme plus ou moins rectangulaire ; c'est ainsi que je me rendis véritablement compte que l'ancien peuple de Bois Célestes avait bâti au moins la base d'une ville à plusieurs étages sur une improbable plateforme titanesque. Comme nous croisions d'autres créatures, je m'étonnai de leur ressemblance – parfois – avec Mia, tout en ayant des caractéristiques bien différentes pourtant.

« Oh, mais elles sont aussi des opalines, s'exclama-t-elle en riant, nous n'avons juste pas le même genre.

— Genre ?

— Notre nature, la façon dont nous sommes nées. Quel est votre genre, à vous ? »

Je réfléchis, surprise par la question. Des clins d'œil de jade me parvenaient de gemmes incrustées aux troncs fins, sous la ramure frivole des arbres d'un parc.

« Moi, eh bien... ma nature... je... je ne sais pas.

— Ah oui ? D'accord. Avez-vous déjà rencontré les vôtres ?

— Non, je ne les ai encore jamais vus.

— Je vois. Ici, nous avons huit genres différents. Les éducatrices, qui ont de très longues oreilles à fourrure blanche. Elles s'occupent des enfants en général, de leur éducation, comme vous pouvez le deviner. Leurs compréhension et douceur maternelle sont sans égales !

— Je ne savais pas qu'être "éducatrice" pouvait être un genre. Quel est le vôtre ?

— Moi, je suis gardienne. Je suis chargée, comme mes semblables, de la protection de Rose. Mes différences sont ma grande vélocité, mes griffes (ses ongles s'allongèrent soudain sous mon regard ébahi) et mes yeux qui me permettent de voir la nuit (ses pupilles étaient deux lames sous la lumière). »

Continuant d'avancer, nous arrivâmes sur une autre grande place où de nombreuses femmes s'affairaient. Certaines ne paraissaient absolument pas opalines, mais je m'interrogeai tout de même, troublée par ce que Mia m'avait raconté. Leur peau nacrée était chatoyante, elles possédaient de longues et fines oreilles et leur tête était glabre.

« Eh bien oui, elles sont également de notre espèce. Ce sont les scientifiques, théoriciennes et inventives. Notre peuple est toujours à la pointe des technologies grâce à elles... et des gadgets farfelus. Dans notre mythologie, il est dit que nos huit genres étaient au commencement huit peuples de planètes différentes qui se sont rencontrés pour n'en former qu'un, chacun apportant aux autres ce qui leur manquait. D'autres versions disent que nous avons toutes

les capacités de tout une chacune avec une prédominance de genre, et que ce fut le fait de nous rencontrer qui a supprimé cette multiplicité avec les générations. En fin de compte, nous n'aurions gardé que ce en quoi nous étions le plus douées, formant les genres. »

Nous passâmes à côté d'une statue étrange que je n'arrivai pas à identifier. Plusieurs animaux inconnus batifolaient autour d'une grande cuve d'eau ; d'autres étaient montés par les opalines.

« Bon, comme vous pouvez vous en douter, le genre n'empêche pas divers métiers, mais il est toujours plus ou moins en lien avec lui. Enfin, toujours... le plus souvent. Il arrive que cela change, comme une porteuse qui souhaiterait entrer dans l'architecture. Dans ce cas, nous faisons en sorte qu'elle puisse y arriver avec toutes les précautions possibles. Cela reste rare.

— Les porteuses ?

— Encore un genre. Elles sont les opalines auto-procréatrices de notre monde. Sans elles, nous n'existerions pas, car ce sont les seules à pouvoir donner naissance.

— Oh... auto... Cela se fait donc tout seul ?

— Oui, ça a toujours été ainsi. Tous leurs organes sont tournés vers ce but, elles ont une constitution solide, d'où le fait qu'un métier dans le bâti ne leur est pas déconseillé. Elles sont fortes. Dans notre histoire, il n'est que très

rarement arrivé qu'une porteuse perde son enfant, ou ses enfants. C'est un grand chagrin.

— J'imagine. Combien d'enfants peuvent-elles porter en moyenne ? Combien de temps cela dure-t-il ?

— Je n'ai jamais eu à répondre à autant de questions, me taquina-t-elle. En moyenne, les porteuses ont deux enfants par procréation, en tout cas, depuis l'entrée dans la Maison. La gestation est de quatre mois – ce qui est rapide par rapport à la majorité des autres créatures – mais elles ne peuvent donner naissance qu'une fois tous les deux ans... Notre population n'était pas très importante sur notre planète natale. Ici, nous pouvons nous développer sans danger et nous nous recensons aujourd'hui à plus d'un million. Il y a aussi des adoptions, dès la naissance. C'est de plus en plus courant, moi-même, j'hésite... »

Une drôle de sauterelle deux fois grosse comme moi bondit à nos côtés, remuant les petites pinces de sa bouche. Il y avait une selle sur son dos, son cou portait un licol.

« Les porteuses sont-elles obligées de procréer tous les deux ans ? Comment font-elles si elles ne veulent pas ? continuai-je en suivant la sauterelle du regard.

— Elles ne sont pas obligées, elles en ressentent juste le besoin. Si les conditions nécessaires pour une bonne gestation ne sont pas réunies, cela ne se fait pas. Enfin, il est arrivé que des porteuses n'aient plus voulu porter jusqu'à la fin de leur vie. Il faut qu'elles boivent alors tous

les ans une médecine empêchant leur système de procréer. Si elles arrêtent, cela revient. Ah, je vous raconterai la suite plus tard, nous voici arrivées aux établis des scientifiques. »

La rotonde était éclairée obliquement par les rayons du soleil, creusant les ombres jetées par la myriade de gravures et bas-reliefs de la pierre au sens m'échappant. Nous passâmes sous de grandes arcades, j'emboîtais le pas à Mia, les yeux écarquillés. À notre entrée, les opalines au travail nous jetèrent un bref coup d'œil avant de reprendre, concentrées. La gardienne se dirigea vers une scientifique :

« Salut, Lou, voici Sham qui aimerait un appareil photo. Je lui ai dit qu'en restant un peu elle pourrait en obtenir un à sa mesure.

— Enchantée, Sham. La création des appareils photo est quelque peu délicate, mais toujours très intéressante. Je crois que ma collègue Adémi serait ravie de s'y atteler, cela fait un moment qu'elle parle de les améliorer. Si cela fonctionne, vous serez peut-être la première à expérimenter leurs nouveautés.

— Et... si ça ne fonctionne pas ?

— Heu... j'espère que vous vous plairez dans notre cité, il y a de belles choses à découvrir. Je pense que Mia prendra grand plaisir à vous faire visiter.

— Tu as raison, il n'y a rien à surveiller en bas, cela me changera. Bon, on va pas te déranger plus longtemps, Lou, à une autre fois ! »

Après s'être enquis de mes goûts de visite – aller au hasard me convenait très bien –, Mia reprit, un grand sourire aux lèvres :

« Alors, que voulez-vous encore savoir sur mon peuple ? »